

Les légendes ne viennent pas toutes d'Allemagne, ainsi qu'on le pourrait croire en regardant les affiches de l'Opéra. Il en pousse aussi chez nous, et parfois de singulières: de ce nombre est celle qui touche, ou tout au moins voudrait essayer de toucher, *la Navarraise*.

Il est convenu, acquis et bien porté, de déclarer que *la Navarraise*, drame lyrique très court, joué d'origine à Londres, est un détestable spécimen de l'art massenétien, une partition d'exportation, une pas grand'chose; et même, dans de certains milieux où l'on a coutume de vaticiner avec sérénité, on va jusqu'à déclarer que *la Navarraise* est «au-dessous de tout». – Et *le petit vent rasant la terre*, de Beaumarchais, fait son œuvre; il circule, il grandit, Bazile l'aide... et voici la légende créée.

Cependant, considérez le public, tâchez-lui le pouls, notez ses impressions; il va vous dire que *la Navarraise* est un drame poignant, qui vous conquiert, vous prend et vous laisse haletant; que la musique de Massenet est tout simplement étonnante de vigueur, de charme et de nouveauté; que c'est un art à part, extraordinairement scénique, qui suit la pièce mot par mot, qui ne s'attarde jamais tout en gardant une forme, qui emprunte à l'usage du leitmotive ce qu'il a d'intéressant, en lui laissant soigneusement pour compte ce qu'il a de fastidieux, ou, pour employer un mot devenu bien français, ce qu'il a de «sciant»; et le tout avec des ressources d'écriture symphonique telles que nos bons amis les fruits secs se mettraient à dix avant d'en pouvoir trouver d'équivalentes.

Voilà ce que vous répondra le public si vous l'interrogez. Alors, quoi?...

C'est précisément ce qui les agace, nos bons amis les fruits secs! Ce Massenet est un tel gêneur! Sans lui on s'accoutumerait peut-être à entendre parler pour ne rien dire; mais, le diable, c'est que Massenet parle souvent, et que, comme il a généralement quelque chose à dire, on l'écoute, et avec plaisir, et qu'on l'applaudit.

Non, ce que c'est ennuyeux!

Mais vous tous, chers lecteurs, qui suivez ces notes rapides écrites au jour le jour avec, à défaut d'autre valeur, une sincérité que vos témoignages veulent bien reconnaître et approuver, allez écouter *la Navarraise*, et dites-moi, ainsi que vous en avez l'habitude, si vous n'êtes pas empoignés par le merveilleux talent tragique de Mlle Calvé?

L'histoire est toute simple. Ce n'est qu'un épisode, que dis-je, un fait-divers, mais rapide, vivant, vibrant, poignant.

Une Navarraise qui aime d'amour féroce un sergent espagnol qu'elle ne peut épouser: elle n'a pas d'argent. Pour s'en procurer la Navarraise fera tout, jusqu'à aller assassiner le chef ennemi, le carliste abhorré qui tient en échec les armées espagnoles. Et cela, elle le fait, moyennant finance, moyennant un marché conclu avec le général en chef.

Mais son amoureux l'a suivie au camp ennemi, persuadé qu'elle y allait pour le tromper; et, dans sa poursuite, il a été blessé à mort.

Quand revient la Navarraise triomphante, enragée de toucher la prime convenue qui la fera épouse, elle ne trouve que le cadavre de son amant. Sa douleur éclate en un formidable et lugubre rire, le rire des folles! – C'est tout.

Là-dessus, je l'ai dit, une musique de flamme, qui va, qui court, et n'interrompt sa marche que pour fournir, çà et là, un ou deux arrêts musicaux d'une originalité, d'une couleur, d'un brio endiablés.

C'est là du théâtre, de l'art réfléchi, personnel, très sûr et très nouveau, à égale distance du poncif et des absurdités avancées qu'on voudrait nous donner pour lanternes, quand elles ne sont que vessies, vite dégonflées, flasques et lamentables. Et c'est un grand succès.

Admirable est Mlle Calvé dans la *Navarraise*. Il n'y a pas d'autre mot pour qualifier son talent. Elle possède en toute supériorité un lyrisme spécial, bien à elle, fait de tendresse, d'éclat, de pathétique, et qui la place à part – très haut – dans la pléiade des cantatrices contemporaines. Elle a le don tragique. Elle électrise.

L'interprétation de ce drame lyrique est, tout entière, absolument remarquable. Jérôme, Bouvet, Mondaud, Belhomme, Carbonne, jouent et chantent leurs rôles avec une autorité, une sûreté et une vérité rares. L'orchestre est coloré et vivant. Quant à la mise en scène, au décor, au groupement des personnages, elle témoigne d'une entente théâtrale qu'on ne trouve pas souvent ailleurs.

Et de tout ce concours de bonnes volontés, très artistiques, il résulte une heure de spectacle infiniment curieuse, sensationnelle et inoubliable.

Léon Kerst

P.-S. – Les Bouffes-Parisiens ne pouvaient mieux faire qu'en rouvrant leurs portes avec le joli ouvrage fantaisiste de Ferrier, Mars, Serpette et Roger, cette *Dot de Brigitte* dont le succès, loin d'être épuisé, ne fut interrompu que par la clôture annuelle du théâtre. L'interprétation reste de choix, comme au premier soir, avec Huguenet, Ch. Lamy, Barral, Théry, Dupré, Mmes Gallois et Bonheur, Mlle Manuel remplace Mme Simon-Girard indisposée, et ce n'est qu'une gentille chanteuse qui en remplace une autre. Il n'y a donc rien de changé.

L.K.

LE PETIT JOURNAL, 4 octobre 1895 [NAV]

Journal Title: LE PETIT JOURNAL
Journal Subtitle: None
Day of Week: Friday
Calendar Date: 4 OCTOBRE 1895
Printed Date Correct: Yes
Title of Article: PARIS AU THÉÂTRE
Subtitle of Article: **Opéra-Comique:** Première représentation de *La Navarraise*, drame lyrique en deux actes, de MM. Jules Claretie et Henri Cain, musique de M. J. Massenet.
Signature: LÉON KERST
Pseudonym: None
Author: Léon Kerst
Layout: Internal main text
Cross-reference: None